

LE TEMPS D'UN SOUFFLE

d'Olivier Kaepelin

DU 26 AVRIL AU 28 JUIN 2025

GUILLAUME BARTH

ELINA 2015-2025, LA PROMESSE AUX AYMARAS



Elina J+3, 2015, photographie de la sculpture en sel et eau, 300 cm de diamètre, Bolivie, projet Elina, 2013-2015 © Guillaume Barth

Faut-il traverser le nihilisme pour accéder à la beauté du monde ?⁽¹⁾

Daniel Dezeuze

J'ai rencontré Guillaume Barth et son œuvre au Studio National des Arts Contemporains quand Alain Fleischer, en 2021, me demanda d'organiser *Panorama*, exposition consacrée aux travaux réalisés par les jeunes artistes du Fresnoy.

Certaines créations m'impressionnèrent fortement comme celle d'Isabelle Hin, Janina Wagner, Marie Sommer, Faye Formisano et, tout particulièrement, celle de Guillaume Barth, dont « l'expérience » m'accompagne encore aujourd'hui. Enrichies de relations de travaux anciens, de discussions, mais surtout de narrations de l'artiste sur ses recherches, mon approche n'a cessé de s'approfondir. Sa position, sa façon de penser et de vivre, ne m'incitent pas, aujourd'hui, à aborder son œuvre par le biais de théories artistiques ou de notions argumentaires conceptualisées.

C'est en suivant ses récits, ceux de ses créations, de ses voyages, de ses rencontres, que j'interprète ce qui anime son œuvre. Pour ma part, elle joua un rôle important dans le titre que je donnai, alors, à l'exposition du Fresnoy : *Par le rêve* et les mots qui suivent lui doivent beaucoup : « Plus je m'imprègne des projets de ces artistes, de leurs travaux, plus j'ai le sentiment qu'ils ont affaire avec l'activité de l'esprit et du corps qui est le rêve. Ne sommes-nous pas fait de son étoffe ? Non pas celle de rêves-échappatoires, complaisants à la quincaillerie du merveilleux mais d'imaginaires actifs répondant à une réalité, aujourd'hui inquiétante, dangereuse peut-être... Le rêve est une pensée concrète qui répond à état de la matière, à la menace de la gravité, du poids des êtres et des choses... Un rêve, des rêves contre les tropismes de l'époque.... Avec eux, comme pour l'écrivain autrichien Georg Trakl ou le poète américain Jack Spicer, il faut concevoir une autre topique et aller « s'établir ailleurs ». Jean-Claude Carrière et Luis Buñuel convenaient que le rêve est essentiel car il est la seule vraie victoire contre le temps... Le temps comme calendrier, comme inertie. Ce « temps » là, les rêves le désarment. »

(1) In *Journal au bord de l'eau*, Ed. Tarabuste, 2024, page 33



La récolte des fleurs, 2018, photographie argentique, désert de Khorasan, Iran © Guillaume Barth

Ces phrases tendent pour moi le fil du travail de Guillaume Barth qui, toujours, « s'établit ailleurs ». Dans l'installation captivante du Fresnoy qu'est *Crocus Sativus, Fleur du Bonheur*, le safran, fleur de la joie, nous offre sa perpétuelle croissance, grâce à un lumineux hologramme, au centre d'un territoire créé par un tapis, construit par une spirale que nous foulions, sur lequel nous nous étendions. Il nous emportait dans son dessein, accompagnés des tournolements d'une envoûtante musique perse, agençant les sons du Ney, du Tambûr, du Setâr, et du Daf.

Ce mouvement, ce moment intense d'euphorie, Guillaume Barth était allé les chercher en Iran, dans les champs de safran, avec les cultivateurs, puis, ici, des tisserands et des musiciens. L'entendre raconter cette recherche, vivre, à sa suite, ses trajets dans l'espace géographique comme dans l'espace de l'œuvre, permet d'atteindre le cœur signifiant de sa pensée.

Il en est de même pour *Elina*, et sa promesse aux Aymaras, sa nouvelle création qu'il mit dix ans à accomplir et dont il nous dit qu'elle est une nouvelle planète dont le nom est « héritier du grec Hêlê, éclat de soleil et des symboles *Li*, Lithium et *Na*, Sodium qui sont les éléments qui la composent. »

Quel est son récit, quelle est sa légende ? Pour qu'elle naisse, Guillaume Barth est allé à la rencontre d'un « pays », en Bolivie, et d'un peuple précolombien les Aymaras, aux abords du *Salar d'Uyuni*, lac salé qui, au début de la saison des pluies voit son sol à peine recouvert par une eau tant attendue. C'est là qu'il a vu la naissance de sa planète *Elina*. C'est là, comme l'écrit Joachim Montessuis, qu'elle prit la forme d'un objet métaphysique concret. Cet objet n'en est pas un, car s'il est hémisphérique, il n'est là que pour se métamorphoser et devenir, grâce à l'eau qui le reflète : un globe, une sphère, à la fois matérielle et virtuelle, faite de briques de sel tout autant que d'un reflet qui, « l'eau-miroir » s'évaporant rapidement, disparaît en même temps que son édification de sel qu'elle a fait apparaître. Elle s'efface sans que soit annulée la présence de son énergie. L'eau, « foyer de sa transformation » joue, par son apparition, un rôle essentiel, tant pour la vie vernaculaire du peuple Aymara que pour l'aventure et la vision intime d'un homme, d'un artiste en quête des genèses de la beauté.



Un atelier de rêve, 2014, projet Elina © François Klein

Il ne s'agit pas, ici, de Land Art ou d'Art environnemental, mais de formes vitales manifestant la recherche bienfaitrice d'un flux qu'il nous offre, ici, comme une histoire d'eau et de lumière, ainsi que le propose ce poème de Rûmî où l'histoire est comme l'eau :

*[...] Un sentiment de plénitude parfois survient spontanément
Mais en général il faut un peu de travail pour qu'il apparaisse.
La beauté nous enveloppe de toute part, mais le plus souvent
il nous faut marcher dans un jardin pour la reconnaître.*

*Le corps lui-même est un écran, qui à la fois protège
et partiellement révèle la lumière
qui flamboie au cœur de votre présence.
L'eau, les histoires, le corps, tout ce que nous faisons,
sont tous des mediums qui en même temps
cachent et montrent ce qui est caché.*

*Étudiez tout cela et prenez plaisir à être ainsi lavés
par un secret que parfois vous connaissez
et parfois pas. (2)*



*Concert pour une Nouvelle forêt, 3 juillet 2021,
photogramme vidéo Full HD, durée 36 min
27 seconde, filmé dans le jardin partagé à
Sélestat, partition de l'été 2017 interprétée
par Neus Estarella composée par Thibault
Bru, Images montage Fernando Colin Roque,
Guillaume Barth, 2016-2023 © Guillaume Barth*

Les aventures de Guillaume Barth sont celles des flux qui le portent à la recherche d'un secret, le sien comme celui d'éléments qui l'emmènent d'une personne à « l'autre » comme cet amérindien qu'il vit en rêve avant de le reconnaître dans ses pérégrinations au Canada... Des éléments qui l'emmènent des êtres humains à ces arbres du bois *Baumschule* à Sélestat avec lesquels il parle ou encore d'un site à l'autre comme en ce lac du Salar où naît *Elina* dont il a pressenti la venue. Guillaume Barth est un artiste visionnaire. Comme Bruce Chatwin il est sur *le chant des pistes*.

J'ai évoqué le rêve qui est un de nos processus quotidien de pensée mais parlons aussi de la prémonition, de l'hallucination ou de la révélation, auxquelles Guillaume Barth, très concrètement, fait « confiance ». Elles lui permettent de s'extraire des usages aliénants du monde. Albert Ayler est un compositeur, un musicien de jazz, auteur avec Mary Maria, d'un morceau inoubliable *Music is the healing force of the universe*, que j'entends, aujourd'hui, en contemplant *Elina*, source lyrique d'équilibre et de guérison. Par sa posture dans le monde, sa force de concentration, son impermanence, le rythme de son « apparition-disparition », elle s'inscrit dans notre imaginaire et dans l'insaisissable présent de notre mémoire.

Dans cet espace-temps
L'espace d'un instant,
ce battement essentiel de l'univers.

La géopolitique nous apprend que cette région de l'Amérique du Sud, par la richesse de ses sous-sols, contenant du lithium, métal alcalin, blanc argenté, utilisé dans l'industrie et la pharmacie, deviendra un gisement capital pour l'économie nouvelle et tous ses instruments technologiques.

Elina, la création de Guillaume Barth, faite grâce au savoir des indiens Aymaras, se situe d'abord « ailleurs ». Elle nous révèle une richesse inégalable, celle d'une spiritualité se nourrissant de l'infinie capacité de la matière à se changer, se régénérer. Par la nature, sans doute, mais avant tout par l'art, elle est en quête de ce qui advient, de « ce qui vient », de *l'évènement* qui nous accueille au cœur d'un principe de naissance.

Chaque chose est neuve et neuve à nouveau.

Guillaume Barth partage la réalité de cet état. Il le vit et c'est pour cela que plutôt qu'une esthétique livresque, il nous faut suivre les aventures de cet artiste. J'en vois la preuve en ce que sa galeriste, Véronique Jaeger, pour les comprendre, décida de faire le voyage avec lui, vers ses explorations, vers le *Salar d'Uyuni*.

Il faut suivre, pas à pas, les trajets de Guillaume Barth et le fil qui les relie. Dans la *Baumschule*, la pépinière, la nouvelle forêt qu'il a créée, il est bon de se joindre à la respiration, aux conversations et aux enlacements des arbres, et des êtres vifs de différents règnes.

Comme l'artiste chinois Liu Shangying, il invite à travailler avec « la terre » : celle que peut fouiller, remuer tout homme de la campagne, peut-être de l'univers. Il l'invite à participer à l'ensemencement qui est, avant tout, *celui de l'artiste* conviant cette « terre » à participer à sa création. Elle n'est pas seulement une géologie à forer, un plan à cultiver où pousse la flore mais comme le dit Novalis, poète romantique allemand, elle est un plan de l'esprit qui embrasse cette nature pour lentement générer une œuvre, mentale, physique, où ce chant de la terre, par l'art, invente le monde. Il lui confère, alors, la soustraction des saisons et du temps, grâce à laquelle sa création apparaît en un nouvel espace. Une création, à la recherche de son nom, aussi vaste que le cosmos et vivant « le temps d'un souffle ».

Olivier Kaepelin



Les retrouvailles à Tahua, 2025, projet *Elina*, la promesse aux Aymaras © François Klein